



ENTRETIEN avec Michaël Glück et Yves Ughes

conduit par *Alain Freixe** (paru incomplet dans le *Basilic* N°36 de septembre 2010)

En mai 2000, je m'entretenais avec Michaël Glück (*Basilic* N° 4) et en août 2007 avec Yves Ughes (*Voix du Basilic*), l'un publiant le 4^{ème} tome de son cycle qui en comporte 7, *Dans la suite des jours*, l'autre publiant *Par les ratures du corps*.

Ils se trouvent réunis aujourd'hui autour des mêmes questions pour plusieurs raisons : celle qui en fait deux poètes dont les interrogations tournent autour de la possibilité de l'humain ; celle qui les voit choisir la marche comme image même de l'écriture quand elle s'efforce de subvertir les codes et de repousser les frontières ; celle, factuelle, des hasards du calendrier de publication des éditions de L'Amourier ; celle, enfin, qui voit leur dernier livre – *Passion Canavesio* pour Michaël Glück et *Capharnaïm* pour Yves Ughes – choisir le personnage de Judas avec tout ce qu'il traîne d'énigmes, d'approches contradictoires au long des siècles comme figure centrale de leur ouvrage. Voyons cela de plus près...

Autour de Judas

Alain Freixe :

Et pourquoi ne pas commencer par une de mes querelles : savoir comment un titre vient au livre et comment il y tient ? Sûrement pas à la manière d'un couvercle ni à celle d'une clé. Signe vers le dehors des poèmes, j'ai parfois envie de le voir comme une fenêtre aux volets clos. Ou alors, là en haut de la page de couverture, je le vois volontiers aussi comme un de ces cailloux à peler dont parle Lao-Tseu à propos de ses aphorismes. Michaël et Yves, voulez-vous bien envoyer le premier coup d'ongle, nous poursuivrons, lecture faisant...

Michaël Glück :

Le livre, la pensée du livre, sont un "se faisant" (*working in progress*?) dans les failles, interstices, entre-deux. Les pages ne sont pas, pour moi, pelures d'oignon pétrifié, mais plutôt sentiers qui creusent et bifurquent entre le titre et le dernier vers, la dernière phrase ou le dernier mot. Pour ce livre, qui vient de paraître, quelque chose se complique, noue trois livres sous ce même titre *Passion Canavesio*. Ce premier volume dit, mezza voce, moi, Judas. Avant la levée des chants, j'avais titre et sous-titre et ce dernier vers : *il est né l'enfant*. Le dernier vers s'est même imposé en premier comme une évidence devant l'image parturiente de la mort de Judas.

Yves Ughes :

Cailloux à peler, on peut effectivement se frotter à l'expression, y laisser bec et ongles sans que rien ne cède. Pour moi le titre est un tourment, précisément pour les raisons évoquées, ni clé, ni couvercle... mais une sorte d'opération relevant de l'alambic, de vapeurs d'eau absorbées par un serpent de cuivre qui produirait soudain liqueur ou essence première. Il faut soumettre le texte à la petite flamme permanente qui donne un goût au titre sans arracher le palais, une sorte de quintessence.

Alain Freixe :

Chacun de vos livres est dominé par la figure de Judas. Certes, ni l'un ni l'autre vous n'écrivez sur Judas, Judas n'est pas pour vous un thème littéraire – Judas n'est pas qu'un pendu, écrit Yves –

* **Alain Freixe**
écrivain, poète,
critique littéraire à
L'Humanité
et rédacteur en chef de
Basilic
gazette des Amis de
l'Amourier



mais bien depuis Judas, figure peinte par Canavesio pour Michaël; figure ambiguë présentée par les Évangiles, revue par Kazantzaki et Scorsese pour toi, Yves – un nom qui fait la peste, écrit Michaël...

Michaël Glück:

N'écrivons-nous pas tous depuis Judas, nous de la sphère des mono- et a-théismes, n'écrivons-nous pas depuis un nom qui fait la peste, depuis un nom qui fait révélation? Ne sommes-nous pas tous des Judas, en rupture avec l'idéal de communication des langues usées et usagées? Ne sommes-nous pas tous traîtres pour que soit révélée une autre puissance de la langue, celle du poème, de la création contre les servilités de la répétition qui toujours édifie la tour de Babel qu'il nous faut sans fin réapprendre à détruire. Oui, écrire depuis Judas, avec lui.

Yves Ughes:

Cette question est effectivement consubstantielle de la précédente: le titre de ce texte ne peut faire l'économie du détour biblique. Capharnaüm est la ville des premiers miracles de Jésus. Ce point névralgique me passionne. Des siècles d'iconographie ont figé les scènes venues des Évangiles, les transformant en images sacrées, intangibles, ou – pire – en imagerie saint-sulpicienne, donc révérencieuses. J'aime lire l'Ancien Testament et les Évangiles en tentant de me placer en situation de secrète émergence. Que l'on soit croyant ou pas importe peu, l'essentiel est ce que dit cette histoire, ce qu'elle dit de nous... et on ne peut aborder la route du Christ qu'en se demandant: que représente ce parcours, y compris pour lui, y compris pour ses disciples et notamment pour Judas? Rien n'est établi d'avance, Jésus a dû être effrayé par ses premiers miracles, les apôtres sont fascinés mais ne comprennent pas tout, parfois ils ne comprennent rien à rien, ils présentent des failles, des doutes, des errances. Ils s'endorment quand on attend tout d'eux... et Judas demeure le plus mystérieux d'entre eux, le plus proche de Jésus et celui qui le trahira pourtant... pour le révéler? Sans Judas, il n'y a pas de Christ, assurait Drieu la Rochelle... qui était hanté par le personnage.

Oui, ce livre vient directement de Kazantzaki, sa *Dernière tentation du Christ* s'est offerte à moi comme une révélation littéraire, spirituelle, existentielle. Et cet italo-américain majeur qu'est Martin Scorsese en a fait une œuvre cinématographique essentielle, provoquant de nouvelles flammes, y compris celles, vengeresses, qui s'en prenaient aux salles de cinéma projetant le film.

Alain Freixe:

Passion Canavesio, Michaël, c'est 7 poèmes, 7 mouvements avec roulements, répétitions et arrêts, 7 grandes vagues avec coups frappés et silences suspendus, 7 prises de souffle pour entrer dans l'image – image d'un Judas pendu, entrailles à l'air, aux prises avec "le griffu" – qui attend "les fidèles", là sous la fenêtre / qui ne l'éclaire pas, de la petite chapelle de Notre-Dame-des-Fontaines, dépassé le village de La Brigue, à deux pas de cette vallée des Merveilles où d'autres signes défient les orages et les neiges. Entrer dans cette image/histoire et en sortir, dans le même mouvement, du côté de l'authentique relation d'image, toujours en vue d'autre chose quand l'on ne sait pas ce qui du ciel / ou du pendu sous le ciel / oblige (nos) yeux à s'ouvrir...

Michaël Glück:

Sept, oui, comme sont sept les livres du cycle *Dans la suite des jours* dont la publication s'est achevée il y a peu. Comme sept jours bien sûr, sept temps, mouvements (j'aime, tu le sais, la connotation musicale de ces mots: il y a sept figures de silences et, l'une d'elle, le demi-soupir a toujours été pour moi le chiffre 7) de la création et du repos. Sept souffles, prises de souffle, dis-tu, pour entrer dans l'image. J'ai voulu choisir huit et demi, mais trop fellinien, parce qu'il y a bien dans le cycle de Canavesio – distribution sur sept vignettes – huit figurations et une demie (celle du dernier vers) mais je ne sais ce qu'est un demi-chant: un



envoi pour une ballade du pendu ? Comme dans certaines œuvres musicales (*Tableaux d'une exposition...*) il y a, dans les fresques de La Brigue, programme. Comme dans les *misteres*, qu'on jouait sur les parvis. Comme dans les cartons, les calques, que transportaient les peintres. Sept moments d'un chant narratif où tout prépare le saisissement final du pendu *là sous la fenêtre / qui ne l'éclaire pas.*

Alain Freixe :

Capharnaüm, 12 stations avant Judas, *ton livre, Yves, connaît un développement en 12 temps – on pense encore à une passion ! – c'est Judas avant Judas, Judas avant son improbable "résurrection" ! Sur un fond de récit, repérable aux caractères romains qui le portent, se met en place progressivement, en italiques, une traversée des terres froides de l'existence aux prises avec les Évangiles, la littérature et la musique de notre temps. Expérience, voyage toujours risqué où un "je" finit par s'identifier au Judas /livreur pour finalement s'arracher au malheur et être, de ce côté-ci du monde, lui, le "ressuscité"...*

Yves Ughes :

La montée au Golgotha se fait en quatorze stations pour Jésus. J'en ai choisi douze pour Judas, juste un peu moins, mais suffisamment pour signifier autre un chemin de croix. Judas n'est pas l'affreux traître. On pourrait discuter à l'infini sur un plan théologique : s'il a été choisi pour trahir et donc révéler, une fois le travail accompli, mérite-t-il une place, sa place, dans la grâce universelle ? Mais là n'est pas pour moi l'essentiel, je n'ai pas voulu faire un texte sur un thème littéraire, ni un travail de spécialiste religieux. Ce qui suscite ce texte, et la scansion poétique que j'ai tenté de lui transmettre, se trouve dans la richesse humaine du personnage, dans la densité qui fait de lui un archétype de notre espèce, qui avance à tâtons dans le domaine de l'amour, qu'il soit quotidien ou révélé dans une dimension divine. Judas est pour moi celui qui ne peut comprendre ni accepter, qui ne peut comprendre et donc accepter ce qui pourrait être une merveilleuse leçon d'amour. Il se situe dans le domaine de l'action – Judas, le sicaire – dans celui des comptes de la communauté – Judas, "le trésorier". Il ne peut comprendre la gratuité, le don, la sérénité, l'espace. Il ne peut se résoudre à accepter sans rendre. Et cet amour, qu'il perçoit par bribes, lui est à la fois révélation et douleur, situation intenable par là même. Dès lors, autant tout détruire, tout casser, puisqu'on ne peut vivre dans la gratuité donnée, autant tout liquider, aller vers le pire... trahir.

Judas/je donc, certes, mais j'ai aussi la faiblesse de croire Judas/nous, l'état du monde en témoin. Et cette dynamique conceptuelle s'installe chez moi naturellement dans l'écriture même. Judas va et vient, entre son temps et le nôtre, il erre de surfaces sableuses en supermarchés (il en possède les cartes de fidélité). Traversant ainsi les ères et les époques, il nous traverse et nous révèle, comme il a révélé le Christ.

Alain Freixe :

Si un judas a fini par désigner au XVIIIe siècle une petite ouverture au niveau soit du plancher pour voir dessous, soit d'une porte, pour voir derrière, en tous les cas pour voir sans être vu, que voit-on à travers vos livres ? Quelque chose qui serait là mais sans y être parce que nous aurions du mal à le voir ? Que nous disent-ils de notre temps ?

Michaël Glück :

L'ouverture, fût-elle petite, opère, œuvre, met en mouvement le regard, nous rappelle peut-être qu'il nous faut désapprendre à regarder par le petit bout de la lorgnette (en fait ce petit dispositif optique ne faudrait-il pas le nommer *une courte vue* plutôt qu'un judas ?). Quant à voir sans être vu : nous ne nous voyons pas dans nos propres yeux.

Yves Ughes :

Je répondrais ici volontiers par un détour : j'ai toujours été fasciné par les tableaux qui



disent la paix, par les poèmes qui osent l'amour. Toujours frappé par leur rareté. Fernand Léger s'y est risqué, Picasso nous offre de superbes réussites, notamment aux Musées d'Antibes et de Vallauris. Éluard, Aragon nous ont laissé des pages marquantes :

Et pourtant je vous dis que le bonheur existe...

Mais nous vivons encore sous les vieilles antiennes : les chants les plus tristes sont les chants les plus beaux. Pour être immortel, cultivons donc le sanglot.

Cette tendance à la désespérance me semble relever de la veine de Judas. Le malheur est toujours plus simple. Aimer, accepter sans désir de rendre, accepter sans se sentir redevable, vivre sans ne devoir rien, se situer hors de toute culpabilité dans le bonheur... ces données simples semblent être terriblement compliquées à accepter. Nous voulons toujours être maîtres de tout, et dominer ce qui nous arrive... et si nous commençons tout simplement à "rendre grâce" de ce qui nous est donné ? Je prends volontairement l'expression dans son acception laïque, si elle existe. Cette fluidité, cette simplicité dans l'acceptation ne pourraient-elles fonder sur des bases neuves nos vies personnelles et, peut-être, nos vies collectives ?

Alain Freixe :

J'ai commencé cet entretien par le titre comme on a affaire aux premiers mots, aussi pourrait-on terminer par les derniers. Si le but d'un poème, comme le voulait Dylan Thomas, est la marque qu'il imprime, s'il est la balle et la cible, il ne tend qu'à sa propre fin, poursuit ce dernier dans une lettre à Henry Treece du 16 mai 1938, qui est le dernier vers. Pour toi, Michaël, c'est il est né l'enfant, et tout advint, ce sont tes mots, Yves, signes vers une autre naissance...

Michaël Glück :

La balle et la cible... La balle ou l'arc : La question reveille en moi une ancienne lecture d'Octavio Paz, ce qu'il dit de l'arc, du mot grec pour l'arc qui dit et l'outil de la mort et la vie elle-même. Il n'y a jamais un seul sens. Voir sans être vu, disions-nous. On pourrait autant dire : écrire pour taire. Dans ce dernier vers il y a comme le souffle d'un premier vers, mais aussi celui-ci qui n'est pas écrit. Il est né le divin enfant...

Yves Ughes :

Les livres ne sont pas des suppléments d'âme, ils ne peuvent se concevoir comme éléments décoratifs d'une vie. Ils prennent racine dans la chair même de nos existences, ils s'en nourrissent, vampiriques, et s'envolent ensuite dans la nuit, pour trouer l'obscurité, hâter la venue de l'aube. Pour aussi noir que soit un texte, il est toujours porteur d'espoir et de vie. Ce Judas-là, qui traverse le capharnaüm de la Côte d'Azur, exprime une sorte d'incapacité, il marche à travers les villes et tente en vain de trouver une issue. Il n'en explore pas moins certains passages, celui de la sensualité – suscité par le geste de Marie de Magdala et prolongé par la mer, les vagues et la chaleur. Ce sont pour moi des voies de réconciliation avec le monde. Judas souffre et meurt, mais sa mort s'inscrit dans une ouverture donnée au monde, une histoire possible à construire. Et la vie fait que je suis déjà dans un après-Judas, en explorant ce qui a toujours été mon obsession : assumer envers et contre tout la belle phrase d'Albert Camus : *il n'y a aucune honte à préférer le bonheur*. Avec Judas, sortir des pratiques de fermeture pour s'abandonner à la vie, qui revient... toujours. Sous les pavés... la plage, en quelque sorte. Tout advint, puisqu'une voie d'amour a été tracée... Et le mystère des textes est tel qu'on peut alors passer des Évangiles à *L'Été à Alger*. Camus y évoque une odeur de terre mouillée en ces termes : "*Et voici qu'à nouveau cette odeur consacre les noces de l'homme et de la terre et fait lever en nous le seul amour vraiment viril en ce monde : périssable et généreux*". Deux adjectifs finals, un programme qui s'ouvre.

